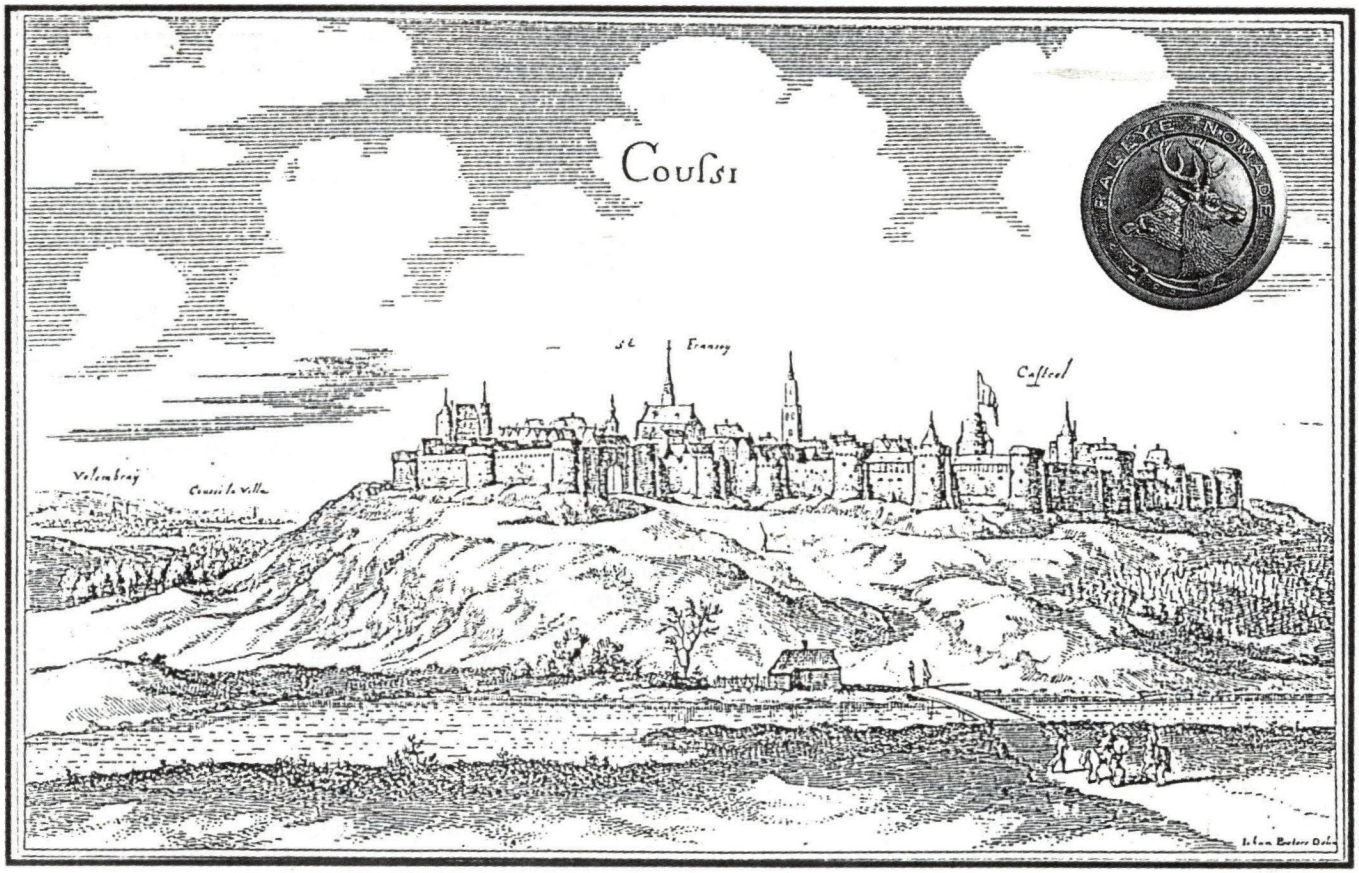
VENERIE

la chasse aux chiens courants





Le château de Coucy (Place forte du XIIe siècle).

DIX SIÈCLES DE VÉNERIE EN SAINT-GOBAIN

Des sires de Coucy au Rallye Nomade

Au début de notre histoire, le sol de la Picardie est boisé et marécageux : le nom de Folembray paraît dériver de « Folium » feuille et « Braium » marais.

Le Laonnois, en majeure partie couvert de forêts, comptait quelques bourgades et quelques villages dont les habitants devaient souvent avoir maille à partir avec les fauves qui pullulaient. Peu à peu, les monastères animèrent ces solitudes, accomplissant leur œuvre civilisatrice, agrandissant autour d'eux le cercle de défrichements et de cultures apportant dans ces contrées, le soleil et ses bienfaits. Nogent-sous-Coucy et Prémontré sont les plus célèbres.

Les Sires de Coucy qui furent au Moyen Age peut-être les plus puissants Barons de France devaient entretenir dans leurs nombreux châteaux — Coucy, Folembray, Marle, La Fère, Saint-Gobain, Saint-Lambert, Saint-Aubin, Moyenbrie, des équipages de Vénerie en rapport avec leur opulence. Mais ces temps sont si lointains qu'il ne nous reste rien des fastes cynégétiques de ces grands batailleurs.

Ils étaient très jaloux de leurs droits et prérogatives de chasse et il ne faisait pas bon de s'aventurer sur leurs terres.

L'anecdote suivante en fait foi. L'Abbaye de St-Nicolas-aux-Bois, située à quatre lieues de Coucy, avait une école où les fils des seigneurs venaient chercher la science que les cloîtres gardaient religieusement et pouvaient seuls, alors, distribuer.

« Il arriva qu'un jour trois nobles fils de Flandre, gentils escholiers de 15 ans en qui la passion de la chasse commençait à poindre, allèrent jouer par le bois de l'abbaye avec arcs et flèches pour occire conins, sans chiens et sans aultres engins, par quoi ils puissent prendre bestes sauvaiges. Comme ils suivaient leur proye et s'esbattaient joyeulsement sans se doulter de rien, ils furent pris et retenus par les sergents qui gardaient le bois. Quand Enguerrand ouit le faict, il fit tantost sans jugement pendre les enfants ». Guillaume de Nangis.

Cet épisode est illustré dans une verrière moderne de l'église de Coucy.

La Dynastie des Coucy, tombant en quenouille avec Maste de Coucy, fille du dernier Enguerrand — mort en Bithynie après la bataille de Nicopolis — cette magnifique seigneurie — et donc le château de Folembray qui est à son ombre — devient la propriété du Duc d'Orléans, frère de Charles VI.

La querelle des Armagnacs et des Bourguignons, les guerres avec les Anglais, puis le règne tyrannique de Louis XI laissèrent la demeure féodale inhabitée et ses bois sans fanfares.

C'est sous François Ier que la vénerie, dans cette partie de la Picardie, brille de son plus vif éclat... Charmé du site et de l'abondance des animaux, il fait construire vers 1540 un Château et des communs à Folembray pour y loger sa suite et ses équipages. Incendié en 1552 par les soldats espagnols de Marie d'Autriche, reine de Hongrie et sœur de Charles Quint, il est relevé par Henri II, qui y séjourne avec Diane de Poitiers — leurs chiffres entrelacés se voyaient encore en 1826 sur les ruines de la demeure royale.

Henri IV aime cette résidence et vient s'y reposer auprès de la belle Gabrielle des fatigues du siège de la Fère. Mais entre Henri IV et la Révolution, Folembray et Coucy tombent en ruine.

La tourmente révolutionnaire et la dépopulation des bois sont la cause d'une éclipse totale du cerf au profit du loup et du sanglier, qui sèment la frayeur parmi les paysans.

La terreur apaisée, les châteaux des environs reprennent vie : l'un des plus ardents seigneurs de la région est René de Chambly, Comte de la Tour du Pin. Il habite le château de Bosmont et courre le loup en forêts de Samoussy, du Nouviou, du Val Saint-Pierre et de Saint-Gobain, avec une meute de près de cent chiens et six hommes d'équipage, dont les hauts faits nous sont parvenus. Sa livrée est verte avec collets et parements aurore.

Ernest-Alexis de Courval regagne son château de Pinon à sa sortie de la prison de Chauny et monte ensuite un vautrait qu'il fait souvent coupler avec l'équipage du châtelain de Bosmont...

Roger de Chézelles réintroduit le cerf à Coucy. Roger, dès son plus jeune âge, avec 20 chiens récoltés à la billebaude, chasse le lièvre et en prend un avec l'aide de son jeune palefrenier — valet de chien « Feuillette » — à l'emplacement de l'actuelle gare de Tergnier. Il chasse ensuite le chevreuil et plus tard le cerf.

En 1821, c'est Marie-Caroline, Duchesse de Berri, qui tient sur les fonts baptismaux à Folembray, le fils de M. de Poilly, qui reçut les noms de Henri-Charles Georges.

Mme de Brigode, mère du Comte Gaston de Brigode, était née du Hallay Coetquem. Cette glorieuse famille était apparentée avec Mme de Sévigné, dont la dernière descendante, Marie-Renée, avait épousé Emmanuel du Hallay en 1684 et en même temps avec la famille de Chateaubriand. Combourg revenait à René à la suite d'alliances avec les Coetquem. Emmanuel du Hallay, né en 1739, avait été fier veneur du Comte d'Artois. Il avait épousé Éléonore de Berville, morte en 1761 en donnant le jour à un fils Agathe. Le grand veneur du Comte d'Artois, Emmanuel du Hallay, émigre pour sauver sa tête pendant que ses biens sont confisqués, ses châteaux pillés et saccagés. Il se remarie pendant l'émigration avec une veuve, la Comtesse de Valcroissant, dont le premier mari, Maréchal de Camp, avait été massacré dans les journées de septembre. Il a deux fils, il rentre en France sous le Consulat et se sentant trop âgé pour élever ses fils, les confie à leur demi-frère Agathe, de quarante ans leur aîné, qui donne à l'aîné de ses jeunes demi-frères, Emmanuel Georges, sa petite fille, âgée de 15 ans, comme épouse. De cette union naît la Comtesse de Brigode, depuis Baronne de Poilly.

Le père de Gaston de Brigode.

Un jour, à Lille, pendant les plus mauvais jours de la Terreur, sous la dénonciation de quelques bonnets rouges, on enlevait d'une cave pour mettre en prison, une pauvre femme veuve sans ressources, qui y vivait misérablement avec ses trois enfants, soutenue par la charité courageuse d'anciens et fidèles serviteurs. Cette infortunée victime désignée pour l'échafaud était la citoyenne Kemlandt, ci-devant Comtesse.

La malheureuse femme avait connu des jours meilleurs lorsqu'elle avait épousé le Comte de Kemlandt, seigneur d'Anappes, Hellimes et autres lieux et quand elle recevait en son hôtel de Lille l'élite de l'aristocratie du Nord. La Providence veillait sur elle.

Quand elle fut appelée devant le Tribunal révolutionnaire, elle eut la chance de comparaître devant un président qu'elle avait obligé autrefois et qui réussit à la sauver. Sous le Consulat le plus jeune de ses fils fut nommé Maire de Lille à 26 ans. Comme cadet, il ne portait pas de titre, en l'élevant à la pairie, Louis XVIII le fit Comte de Brigode. Il n'a qu'un fils qui épouse Mlle du Hallay Coetquem.

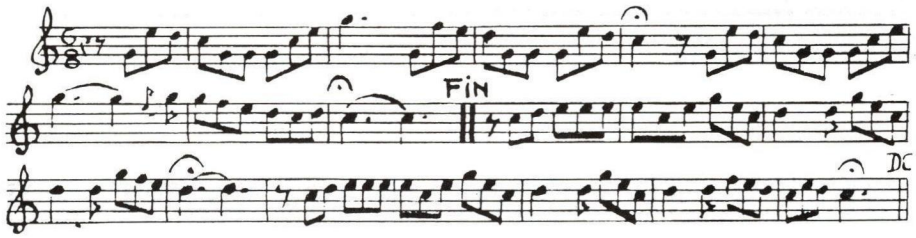
Pour ses débuts en vénerie, le Comte de Brigode — père de Gaston — a la bonne fortune de pouvoir mettre à la tête de son équipage le vieux compagnon de l'illustre Marquis Agathe du Hallay — mort en 1837 — le célèbre Fricandeau.

Ce modèle des serviteurs avait un véritable culte pour son jeune maître et une intimité de bon aloi s'établit entre le néophyte et le vieux praticien. Jouissant encore de toutes ses facultés, malgré son grand âge, Fricandeau charme les loisirs de son élève en lui racontant ses chasses d'antan et ses héroïques chevauchées avec le grand louvetier.

Il avait obtenu de revêtir sa vieille livrée qui avait été si souvent à l'honneur et à la victoire et qu'il avait conservée avec un soin religieux. Tous les jours, Frican-

***LA FOLEMBRAY,* AU COMTE DE BRIGODE**

Saint-Gobain (Aisne) Comtesse de Fitz-James



deau faisait l'inspection des têtes de loups suspendues au chenil et qui tombaient de vétusté... Il faut dire qu'Agathe du Hallay, aidé de son piqueur, avait à son actif, quand il mourut, douze cents loups, qu'ils avaient envoyés ensemble hurler dans la terre des esprits.

Gaston de Brigode

Un soir d'hiver en Normandie, dans la cour d'honneur d'un grand château de pur style Louis XIV, un équipage revêtu d'une livrée verte et amarante est rassemblé, procédant à la curée, éclairé par la lueur de torches que portent des paysans. Le vieux piqueur va lever son fouet pour commencer la fête quand une idée soudaine le fait se diriger vers ses maîtres. Après un court entretien, un homme est envoyé au château, qui reparaît bientôt suivi d'une nourrice, tenant dans ses bras un enfant endormi. Étonné du tumulte qui vient troubler son rêve, le petit être ouvre des yeux effarés et le vieux coureur de bois, trempant son doigt dans le sang du cerf, trace sur le front du bébé une croix qui se dessine en rouge sur la blancheur du visage et des linges. Après avoir accompli cette bizarre cérémonie et consacré veneur son jeune maître, le vieillard retourne vers ses chiens et la curée commence. L'enfant sera un jour le Comte Gaston Emmanuel de Brigode Kemlandt.

Le château est Romilly, édifié par Mansard, qui touche à la forêt de Conches. La jeune mère est la Comtesse de Brigode, née du Hallay-Coetquem. Le piqueur Fricandeau bien sûr !

La vie à Romilly est restée la même qu'au temps du vieux Marquis Agathe du Hallay.

Le châtelain, très épris du grand art de St-Hubert, fait partager ses goûts à la châtelaine et tous deux se plaisent à continuer la tradition des grands aïeux.

Trois enfants leur naissent, deux fils et une fille, et les soins nécessités par leur première éducation se trouvent partagés avec les exigences de la vie en plein air. Cependant, l'aîné manifeste dès son jeune âge des goûts de vénerie et l'onction du vieux Fricandeau porte ses fruits.

A cinq ans, il ne pense qu'à la chasse. Toutes les fanfares lui sont connues et chaque matin, il se réveille en les chantant. Heureux de voir ses goûts partagés par son fils, le châtelain veneur favorise ses heureuses dispositions et le met à cheval dès sa sixième année. A huit ans, il lui est donné la permission d'aller retrouver la chasse. La veille de ce grand jour, l'enfant ne dort pas.

Une catastrophe vient malheureusement jeter l'alarme dans ces existences paisibles et heureuses. Le Comte de Brigode meurt à trente-deux ans. Privé de son maître, l'équipage est dispersé.

Au bout de quelques années, Mme de Brigode se remarie avec le Baron de Poilly, qui est à la tête du premier vautrait de France.

Folembray devient la demeure de l'héritier des Comtes de Brigode.

Cependant, le temps des études approche et il faut mettre une sourdine aux aspirations cynégétiques, pour ne songer qu'aux joies du collège et l'ivresse des versions et des thèmes. A dix-sept ans, débarrassé du fatras classique, le jeune comte peut se livrer sans contrainte à son plaisir favori.

A peine au bout de deux années de mariage, M. de Poilly meurt, regretté des siens et de toute la contrée. Heureusement pour le néophyte, les frères Chézelles sont dans tout l'éclat de leurs triomphes ; ils accueillent avec joie ce nouveau compagnon et lui facilitent son initiation au grand art de St-Hubert. Pendant cinq ans, sous l'habile direction d'Arthur, un des meilleurs valets de limier de France, le jeune homme apprend ce dur et intéressant métier de faire le bois.

Mais la vénerie n'étant qu'un accessoire dans la vie, le comte entre dans la carrière diplomatique. A 19 ans, il est envoyé à l'étranger — Munich, Stuttgart,



Curée à l'Équipage des Frères Chézelles. (Photo : Courtoisie)

Copenhague, Stockholm, Berne et St-Petersbourg —. Mettant à profit les congés auxquels il a droit chaque année, il a soin de les prendre au moment des chasses. C'est ainsi qu'il peut suivre pendant sept ans les laisser-courre des frères Chezelles.

Quand ces derniers mettent bas en 1874, leur équipage devient la propriété du nouveau châtelain de Folembray.

Mais sa présence n'étant que passagère en Picardie, il doit songer à s'adjoindre un associé. Il a recours à son ami le Marquis de Lubersac. Cette association dure jusqu'en 1876, époque à laquelle M. de Brigode étant attaché au cabinet du Ministre à Paris peut venir deux fois par semaine à Folembray ou à Villers-Cotterêts prendre la direction de l'équipage. A la chute du ministère, le veneur renonce à la diplomatie, dès lors le contrat avec M. de Lubersac n'a plus de raison d'être et les deux amis se séparent, M. de Brigode garde la chasse en forêt de Coucy et le Marquis en Villers-Cotterêts. Mais ce dernier ayant voulu conserver les chiens, le châtelain de Folembray dut songer à reconstituer une nouvelle meute. Il achète à cet effet un fort noyau de Fox-Hounds, puis ayant appris que le baron de Taisnes, son ami, avait l'intention, par raison de santé, de se débarrasser de ses compagnons de chasse, il va le trouver pour lui demander de les lui céder. Pendant la maladie de leur maître, les pauvres bêtes ont été complètement négligées et se trouvent dans un état tellement lamentable que le propriétaire lui-même déconseille à son visiteur de s'en rendre acquéreur. Celui-ci ne se décourage pas et propose à son ami de prendre tout en bloc pour un prix, en tenant compte des risques à courir : ils sont grands, la moitié de l'effectif meurt au bout d'un mois de prise de possession... quant au reste, on peut le sauver.

L'entrée en lice du nouvel équipage est déplorable. On découple 14 ou 15 fois sans réussir à prendre. Tous ces chiens dépaysés, peu confirmés, quittent la voie du cerf d'attaque pour suivre les biches, chevreuils ou sangliers, voire même les lièvres. Malgré ses insuccès, le jeune maître ne se lasse pas et sa ténacité reçoit sa récompense. Cependant, sa première prise est précédée d'une déception qui aurait pu décourager à jamais tout autre moins patient et plus emporté.

On attaque un cerf en basse forêt et selon son habitude, la meute s'est éparpillée en tous sens, affolant tous les hôtes des bois, mais laissant parfaitement tranquille l'animal détourné. La chasse allait avoir le résultat des précédentes, quand le maître d'équipage voit par corps un cerf qui entre dans les Marizelles. Il donne l'ordre à ses hommes d'arrêter les chiens et de les recoupler pendant que lui-même va s'assurer que le cerf n'a pas vidé l'enceinte. Il arrive par l'allée de Praast sur la route de Chauny, quand il voit l'animal paisiblement occupé à s'ébattre sur la chaussée.

Il attend sa rentrée sous bois et, certain dès lors de sonner à ses chiens une voie saignante, il fait découpler. Ceux-ci l'empoignèrent avec ensemble et tout laisse présager un heureux résultat quand un maudit sanglier vient se donner à vue, emmenant à sa suite la bande d'étourdis. On les arrête à Prémontré. Heureusement St-Hubert veille : il avait mis à l'épreuve les qualités de son disciple et satisfait de l'expérience, il va maintenant favoriser ses chasses. Aux quatre laisser-courre qui suivent, on fait quatre fois curée, le charme qui ensorcelait le jeune équipage est rompu.

Si ses débuts n'avaient pas été heureux, le maître ne pouvait qu'en attribuer la cause à l'indocilité de ses chiens, car les hommes qu'il avait choisis avaient fait leurs preuves et méritaient toute sa confiance. Le Sieur Charles Merçay, dit Lamy, avait vu le jour en plein Poitou, patrie de du Fouilloux. Il était entré tout enfant au service de M. Jacquot, châtelain du pays, en qualité de marmiton. Mais les nouvelles fonctions avec lesquelles il débutait dans la vie n'étaient pas de son goût ; au lieu de surveiller les sauces, il aurait préféré le plein air à la suite des chiens de son maître.

Aussi, chaque fois qu'il pouvait s'esquiver de la cuisine, c'était pour courir au chenil où aboyaient les quarante Poitevins du châtelain de St-Maurice. Un jour, il y resta plus longtemps que de coutume et quand il revint à son fourneau, il s'aperçut avec épouvante que le « fricot » du patron était carbonisé. Il lui fallut avouer sa faute : — « Eh ! bien vilain galo-







Gaston de Brigode, Maître d'Équipage.





pin, lui dit M. Jacquot, puisque c'est le chenil qu'il te faut, tu vas y aller et tout de suite ». — L'enfant ne se le fit pas dire deux fois et au bout de trois ans, il connaissait son métier de valet de limier.

***

Le Château de Folembray est habité jusqu'à la guerre de 1914 par le Comte de Brigode, dont l'équipage chasse le cerf et a comme devise : « Picard Piqu'Hardi ». A cette époque, il ne compte que trois boutons : MM. Rigot, Potel et Turquin.

La guerre 14-18 laissera de terribles sequelles dans la région. Elle fut dévastatrice pour ces régions de l'Aisne et de l'Oise, situées sur la ligne du front. Le château et la village seront en grande partie détruits. Après la guerre, le Comte de Brigode fit reconstruire le village dont il était le Maire, avec les dommages de guerre. Lui-même habitait le pavillon des écuries, la reconstruction du château ayant débuté plus tard et il n'en verra malheureusement jamais l'achèvement.

L'Équipage rechasse très rapidement après la guerre. Les trois boutons d'avant guerre reprennent les laisser-courre du Comte de Brigode, bientôt rejoints par d'autres veneurs. Ceux-ci chasseront en noir, car pour une raison inexpliquée, le Comte de Brigode n'avait pas jugé nécessaire de leur offrir le bouton.

La forêt aussi a souffert de la guerre. Elle est devenue impénétrable et est envahie par les ronces. Les grands animaux sont rares et c'est pour cela qu'il est décidé de monter un vautrait tout en maintenant la meute de cerf. Les jours de chasse sont le lundi et le jeudi. Le manque d'animaux et l'état effrayant de la forêt rendront les laisser-courre très difficiles, comme en témoignent ces chiffres :

Saison	1929-1930	2 cerfs
	1930-1931	5 cerfs
	1931-1932	6 cerfs
	1932-1933	11 cerfs
	1933-1934	5 cerfs
	1934-1935	19 cerfs
	(associé à M. Desbordes)	
	1935-1936	10 cerfs

C'est après la guerre que Georges Lefort quittera le Comte de Brigode pour entrer au service de la Duchesse d'Uzès. Neveu du Piqueux de Napoléon III, il débuta sa carrière d'homme de vénerie comme valet de chiens à pied chez le Marquis de L'Aigle. Plus tard, il rejoignit le Comte de Brigode d'abord comme valet de chiens à cheval et ensuite comme piqueux.

Il sera remplacé par Jolibois aidé de son fils, qui avait une trompe remarquable, dont beaucoup se souviennent encore.

C'est en 1934 que le Comte de Brigode s'associe à M. Desbordes. Ce dernier chassait le cerf en forêt de la Montagne de Reims et dans les forêts avoisinantes. Il amenait avec lui une dizaine de boutons, dont ses deux petites-filles, amazones émérites et passionnées de chasse. Le rapprochement se fit d'autant plus facilement que les deux équipages avaient la même tenue : rouge à parements verts, culotte verte en hiver et blanche en été. L'ambiance était chaleureuse, peut-être en partie grâce à la présence de M. Henry Lanson, bouton de M. Desbordes, qui ne manquait pas d'arriver à la chasse le coffre de son automobile largement pourvu de bouteilles de champagne, dont il abreuvait généreusement les participants aux laisser-courre.

La saison 35-36 fut la dernière. Le Comte de Brigode désirait démonter et le fils de M. Desbordes ne désirait pas reprendre l'Équipage.

Il suivit encore néanmoins les premières chasses du Rallye Nomade de la saison 36-37 et décèdera quelques mois plus tard.

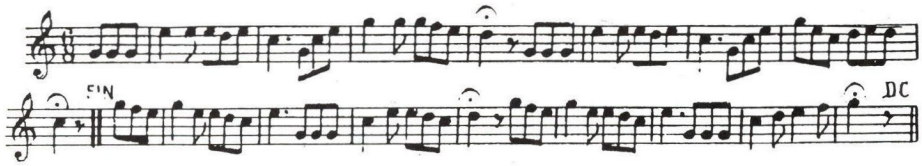


Le comte Gaston de Brigode et son piqueux Lamy : curée au château de Cuts — 1935.
(Photo : Courtoisie)

C'est ainsi que prend fin la vie de cet illustre veneur, dont Paul Vialar s'est largement inspiré pour créer le caractère principal de son livre « La Grande Meute ». Paul Vialar avait habité Folembray dans son jeune âge et la vie du châtelain ainsi que celle de sa meute lui étaient familières. Bien que très largement romancée, la vie du Comte de Lambrefault (héros du roman), présente de nombreux points communs avec celle du Comte de Brigode.

Chantal Turquin
Chantal de Murga

RALLYE NOMADE





St-Hubert 1950 : M. Gaston Rigot, Président, à pied. De gauche à droite : Mme Jacques Ferté, MM. Jacques Legras, Pierre Vernes, Freddy Velge, Yves Compère, Marc Velge, Jean Vicart, Pierre du Roy de Blicquy.
(Photo : Courtoisie)

Pierre Vernes avait commencé à chasser avec la Duchesse d'Uzès à Rambouillet en 1922.

Le Rouvray, propriété de ses parents, implantée en plein cœur de la forêt, l'y attirait tout naturellement. L'équipage de Rambouillet était à l'époque l'équipage le plus prestigieux de France, grande école pour beaucoup de jeunes veneurs.

C'est à la mort de la Duchesse d'Uzès, en 1932, que Pierre Vernes quitta Rambouillet avec des chiens qui étaient déjà les siens et Georges Lefort alors Piqueux de la Duchesse d'Uzès.

Et sans s'appeler Nomade encore, il chasse à travers la France le cerf et le sanglier en forêt de Sillé-le-Guillaume, Berc, Tronçay, Orléans et bien d'autres, et ce pendant une saison. C'est en 1934 qu'il forme, avec son ami Gromard l'Association du Rallye Nomade.

C'est en 1936 qu'il rencontre le Comte de Brigode à l'Assemblée Générale de la Vénerie et que celui-ci l'invite à reprendre la Forêt de St-Gobain et Coucy-Basse. Il souhaitait trouver un « homme trempé et de bonne stature pour tenir tête haute pendant ces moments difficiles ».
Rappelons que le Comte de Brigode avait été Maire de la commune de Folembray pendant 62 ans et qu'il était adoré de ses administrés de vieille souche autant que détesté par les Folembraysiens importés, tels que les petits Bretons « souffleurs de verre » à la verrerie (le cimetière est plein de noms bretons), et ces Bretons, profitant de l'époque chaude du Front populaire, voulaient en imposer au reste du village.

Et c'est en 1936-1937 que Pierre Vernes fait sa première saison en St-Gobain, année de tous les changements puisqu'en mars 1937, Monsieur de Brigode décède dans le pavillon des écuries, laissant derrière lui la reconstruction inachevée de son château, œuvre dans laquelle il avait mis tout son cœur, chose d'autant plus admirable qu'il n'avait pas de descendance directe. C'est en novembre 1937 qu'Antoine Velge acquiert la propriété de Folembray en vente publique et accepte avec grande joie le Rallye Nomade dans ses murs.

Les travaux d'achèvement sont repris et terminés 18 mois plus tard.

La saison suivante se passe dans une ambiance assez animée et 1939 encore plus, puisque la drôle de guerre voit et le Maître et le piqueux rappelés sous les drapeaux.

Le Général Billote, Commandant en chef des Armées du Nord, de fait virtuellement premier occupant du château enfin achevé, s'y installe avec son État-major tout début 40 et y restera jusqu'à sa mort, le 23 mai 40, dans un terrible accident d'automobile, en revenant de la Conférence d'Ypres, où il avait rencontré le Roi des Belges et le Général Weygand.

Pendant la guerre tout est dispersé, disloqué, les chiens sont partis à Villers-Cotterêts et c'est en 1945 que le Rallye Nomade reprenait le chemin de Folembray, après quatre années de guerre et d'occupation et deux années de camp de concentration pour Pierre Vernes et son épouse.

Nous remettions nos chiens dans la voie du cerf, en découplant d'abord pendant deux mois avec Maurice Loubet, puis en terminant la saison à Folembray, où nous prîmes six cerfs.

Le manque d'animaux et les ronciers impénétrables rendaient les attaques difficiles, voire aléatoires. L'équipage était à l'époque servi par Hubert Lefort, le fils de Georges de la fameuse lignée des Lefort. Georges avait passé la guerre au chenil de Folembray sans chien et Hubert, après sa démobilisation et quelques temps de captivité l'y rejoignit avant de devenir, après le débarquement, chauffeur du Colonel Ramsey, commandant de la base américaine installée à l'ancienne verrerie de Folembray.

La forêt n'était pas vive en animaux et il eut été virtuellement impossible d'y faire une saison complète.

Pierre Vernes établit donc le plan des saisons à venir de la façon suivante, continuant en cela ce qu'avait fait son prédécesseur, le Comte de Brigode pendant de nombreuses années, il ne chassait pas en St-Gobain avant le 15 novembre.

Premières chasses d'entraînement en septembre, en Basse Forêt de Coucy, plus claire et mieux percée que St-Gobain, puis déplacement à Fontainebleau pendant deux mois, enfin retour à Folembray pour la St-Hubert que l'on fêtait toujours vers la fin du mois de novembre.

Le reste de la saison se passait à Saint-Gobain, avec de nombreux et courts déplacements en forêt de Villers-Cotterêts, à Rambouillet, à Droizelles chez les amis Bacot, en d'autres lieux aussi, sans compter les innombrables incursions en Ourscamp et Laigue, y menant des cerfs attaqués en Coucy-Basse.

Antoine Velge, devenu châtelain de Folembray en décembre 1937, était en 1945 devenu associé de chenil de Pierre Vernes.

En clair, cela voulait dire que l'Association de Folembray, présidée par Henri Turquin, ancien bouton du Comte de Brigode, honneur rare, et composée d'une vingtaine de boutons d'origine parisienne et locale, prenait en charge le Massif de St-Gobain, Coucy-Basse et la Garderie, Pierre Vernes et Antoine Velge prenant de leur côté en charge le chenil, les hommes de vénerie et leurs montures.

Il y avait à cette époque des Boutons Nomades Fontainebleau et Coucy, des Nomades Coucy seulement et des Nomades Fontainebleau seulement et chose étonnante, cela fonctionnait harmonieusement.



En 1945, de gauche à droite : Georges Lefort, MM. Renaud du Vivier, Pierre Vernes, Jacques de Faÿ et Raymond Velge. (Photo : Courtoisie)

45 chiens étaient donc revenus au chenil de Folembray, en partie descendant d'un gris de St-Louis, nommé Québec, chien superbement gorgé, très fin de nez, mais lent.

A partir du retour à Folembray, la remonte se fit à la lettre A, ce qui explique que nous ne soyons pas à la lettre de la Société Centrale Canine.

Bien que séparées, les organisations chevaux fonctionnaient en harmonie avec la vénerie. Les chevaux de Pierre Vernes étaient installés à la ferme, sous l'autorité du prestigieux Rouxel, ex Cadre Noir de Saumur et intrépide cavalier, qui était doué d'un sens de l'organisation, qualité nécessaire pour faire face aux nombreux déplacements, et les nôtres étaient aux écuries du pavillon, sous l'autorité de Bayard, autre Cadre Noir, Folembraysien de vieille souche, trompe inoubliable et bon Veneur. Il fut le professeur de trompe d'un grand nombre d'entre nous.

Rappelons qu'à cette époque d'après guerre, il n'y avait ni essence, ni véhicule et que toute entreprise autre que pédestre était une aventure. Sauf les grands déplacements qui se faisaient sous l'autorité de Rouxel et à l'intervention de la Maison Joulia, transporteur de cochons, qui venait avec plusieurs bétaillères dont on enlevait le plancher intermédiaire pour y embarquer chevaux, chiens, souvent paille et avoine, seaux et d'innombrables cantines, une cuisine de campagne, lits de camp, etc. et bien sûr toute la sellerie.

Pour avoir assisté souvent à ces embarquements et débarquements avec des chevaux, installés tête-bêche sans bat-flanc, dans ces bétaillères, ne possédant pas de ponts, nous en gardons le souvenir du miracle permanent.

L'Armée française ayant récupéré des chevaux allemands, en échange de chevaux français emmenés par les Allemands à la retraite de ceux-ci, nous fûmes un jour avisés par le Colonel commandant les Spahis de Senlis, que ces chevaux pouvaient être mis à disposition de la vénerie, moyennant une assurance dérisoire. Nous partîmes donc à cinq chercher ces chevaux à Senlis et après en avoir pris livraison à la sortie d'un wagon, nous fîmes la route chacun avec un cheval de main et pendant les 80 km qu'il nous fallait faire au pas, après une courte nuit à la belle étoile.

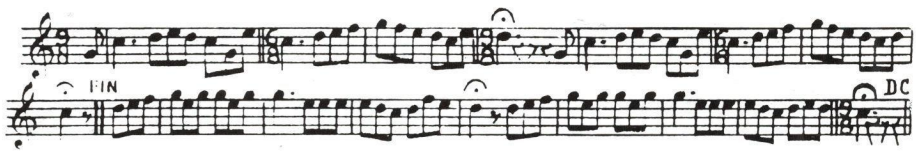
Ces chevaux hanovriens, en majorité, s'avérèrent d'excellentes et robustes montures, mais assez caractériels.

Au cours de notre deuxième saison, le Nomade fut invité par le Gouverneur Widmer à venir découpler en Forêt Noire.

Chasse du 23 décembre 1947

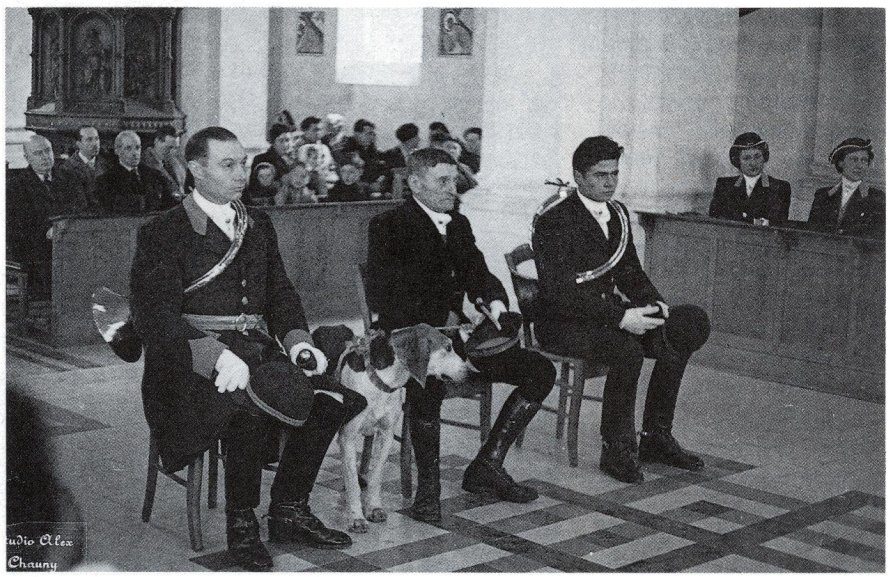
Il avait neigé la veille et le temps était plutôt grisâtre. Georges Lefort (l'ancien), travaillait depuis deux jours une quête dans le bois du Montoir, se situant à la partie extrême sud du massif de Coucy Basse, à l'ombre du château de Coucy.
Le rendez-vous avait été fixé au chenil de Folembray à onze heures et Georges eut bien du mal à nous convaincre d'aller attaquer sur sa quête, située à trois ou quatre kilomètres du rendez-vous. Le rapport était étonnant : « je travaille depuis trois jours un cerf qui se tient dans un mouchoir de poche, tout en bordure des Michettes (anciennement Sucreries Terninck). Avant-hier, je l'avais bien et hier il a fait sa nuit sous lui. Ce matin, si je peux faire confiance à mes sens et si mon chien ne surallie pas, je pense pouvoir vous donner un méchant daguet avec une connaissance. Il va au silo à pulpes des Michettes depuis quelques jours et je recommande à ces Messieurs d'aller l'attaquer sans tarder, car il est en bordure de plaine et l'endroit n'est pas sûr. Ce cerf a la cocotte. Il ne fera pas de chemin. »
En l'absence d'autre rapport valable, le patron se laisse convaincre et nous faisons à cheval avec les chiens, les quelques kilomètres pour nous rendre à la brisée.
Notre cerf est sur le ventre, au milieu d'un roncier, à cinquante mètres de la route de Coucy. Les ronces alentour ont été dévorées et le lieu est rempli de fumées de tous temps.
L'attaque de meute à mort est magistrale. Après s'être fait battre pendant vingt minutes et avoir traversé la chaussée Brunehaut et la route de Coucy, puis les marécages en bordure de l'Ailette où il se rase, nous le jugeons comme ayant des allures inhabituelles.
Relancé, il prend son parti et nous ne le reverrons qu'en fin de journée, de nombreuses heures plus tard. En effet, il traverse l'Ailette puis le canal de l'Oise à l'Aisne.

RALLYE NOMADE - AUX PIQUEUX DU RALLYE NOMADE



Le canal, à cet endroit, est bordé de palplanches et nous enlevons nos chiens pour passer le pont du canal au « bain des dames ».
Les chiens reprennent très bien la voie. Nous voilà partis dans un débuché fou qui va nous mener à Vézaponin, traverser la départementale 6, les boqueteaux des Tartiers, l'Aisne au pont de Fontenoy, la nationale Soissons-Compiègne, le village d'Ambleny, puis la plaine et encore la plaine. Le chasser devient difficile et les chiens ont du mal à maintenir. Un petit vent du nord et la neige voltigeante n'arrangent rien.

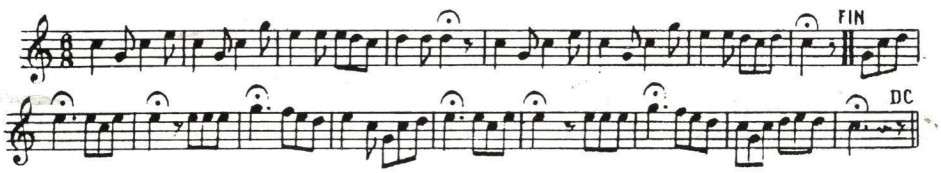
Nous traversons la nationale 2 à huit kilomètres de Soissons, juste en bordure du cimetière militaire et là, miracle, je trouve mon cheval de relais. Comment ce diable d'homme peut-il se trouver là. Quand nous avons fait un arc de cercle, lui avait pris la ligne droite et nous a entendu de loin en loin.
Notre cerf va ensuite biaiser la forêt de Villers-Cotterêts et, ayant eu apparemment l'intention de se raser dans les marais de Longpont.



St-Hubert 1947. De gauche à droite : Gérard Lefort, Georges Lefort, Hubert Lefort.
(Photo : Courtoisie)

Gros défaut ; Amiral, fils de Québec, chien très fin de nez, le relève au bout d'une demi-heure, mais le chasser devient mauvais. L'animal a beaucoup d'avance. Le moral des troupes décline à vue d'œil. Il fait déjà noir et de plus en plus froid. C'est en ces moments qu'avoir un cheval frais décuple les énergies.

LA VELGE - À MADEMOISELLE BERTHE VELGE D. Bayard



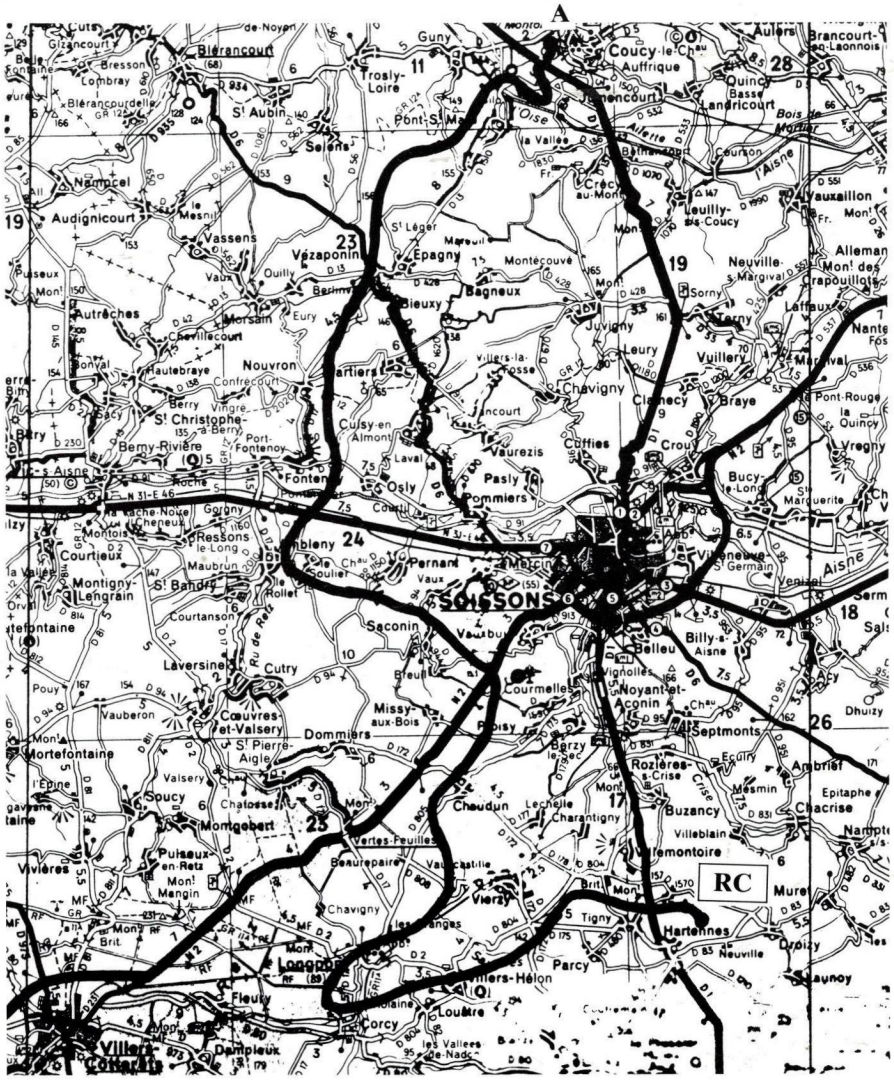
Amiral, toujours en tête, entraîne le paquet mais il ne reste qu'une dizaine de chiens et les derniers vingt kilomètres de plaine, entre Longpont, Villers-Hélon et Hartennes se font avec beaucoup de difficultés. Alors là, autre miracle, en bordure des bois d'Hartennes, après avoir traversé la route de Soissons/Château-Thierry et le petit village de Taux, un brave homme à qui nous demandons notre chemin, nous dit : « votre cerf est là ». Il est bien là, rasé dans le sillon d'un champ avec Amiral silencieux, sur le ventre lui aussi.

Le reste des chiens ayant rallié, nous sonnons l'hallali. Dans un sursaut d'énergie, notre cerf passe un mur d'enceinte des bois d'Hartennes qui fait bien un mètre soixante.

Malgré les efforts de nos chiens, nous laissons là notre petit daguet qui s'est si bien défendu.

Il est dix heures du soir et nous avons parcouru cent kilomètres, en majorité de plaine. Nous ne sommes plus que deux à cheval. Les chevaux coucheront à Hartennes chez un sympathique cultivateur et nous sonnons la rentrée au chenil.

F. Velge





M. Pierre Vernes, années 1980. (Photo : G. Le Tallec)

Poster : **Au chenil de Folembray. De gauche à droite : MM. Yves Compère, Jacques Legras, Freddy Velge et Fanfare (1er piqueux). A pied : Bernard Daussin, valet de limier.** (Photo : Courtoisie)







Années 1980, MM. Pierre Vernes et Freddy Velge. (Photo : G. Le Tallec)

Arrivé à Tubingen, avec nos chiens et quelques-uns des Boutons, Pierre Vernes ayant retrouvé de nombreux amis, officiers des Spahis comme lui, nous fûmes royalement reçus par le Gouverneur et de nombreux officiers, très intéressés par l'expérience du lendemain qui consistait à attaquer un cerf allemand rembuché par un garde allemand, dans une forêt allemande.

L'expérience amusante, car nous étions montés sur des chevaux barbes, fut de courte durée, car très vite après l'attaque, la garderie allemande nous fit comprendre, avec quelques tirs à l'appui, que ce mode de chasse était inhabituel dans la région. Nous avions attaqué un très beau cerf.

A cette époque, Pierre Vernes était assisté de deux lieutenants, André Pilat et Jacques de Fay, deux barons du plateau, deux hommes de caractère très différent, mais très trempés et veneurs expérimentés.

Les bonnes chasses à l'époque étaient les chasses de débuché, notamment les chasses de Basse Forêt, où il était courant de débucher à peine attaqué.

Débuchés vers la haute Forêt très souvent aussi vers le Bac, l'Ailette, le canal de l'Oise à l'Aisne et de boqueteaux en boqueteaux, vers Ourscamp, et quelques fois Laigue, des parcours de cinq heures et de quatre-vingts kilomètres n'étaient pas rares, car dans ces marécages à blanc d'eau, la voie était rarement bonne et les animaux s'y défendaient bien. C'étaient des chasses de forlonger, où l'animal prenait vite de l'avance en regard aux obstacles naturels, rivière-canal, que les chiens rencontraient, entraînant d'innombrables défauts.

Le cerf pris, il fallait rentrer et la retraite se faisait au pas avec chiens et chevaux. Nous avions le temps de parler chasse bien sûr, de sonner et souvent de dormir aussi à cheval.

La Vallée de l'Oise, en bordure de nos forêts, est connue pour ses débordements légendaires. Comme preuve, les couches de gravier de rivière aujourd'hui exploitées intensivement, étaient le paradis des cerfs, car il s'y défendaient à merveille. Plusieurs centaines d'hectares de débordement, dont les piquets de pâture avaient disparu de la vue, avec des déclivités invisibles, mais de point en point un monticule sur lequel nous pouvions voir notre cerf.

Le spectacle était inoui, mais le chasser impossible !

Nous prîmes néanmoins de nombreux cerfs dans ces conditions.

C'est aussi à cette époque que mon frère et moi chassions régulièrement le samedi, car Antoine avait demandé à Pierre de mettre ses fils dans la voie du cerf. Mission accomplie, car ils y prirent goût et étaient devenus, grâce à Georges Lefort, d'honorables valets de limier.

Cet homme, à l'époque âgé de 70 ans, excellent narrateur, ayant vécu une vie entière au service de quatre maîtres, tous prestigieux, le Marquis de L'Aigle, le Comte de Brigode, la Duchesse d'Uzès et Pierre Vernes, aimait parler Vénerie, Chiens, Trompe... Nous passions des nuits à l'écouter.

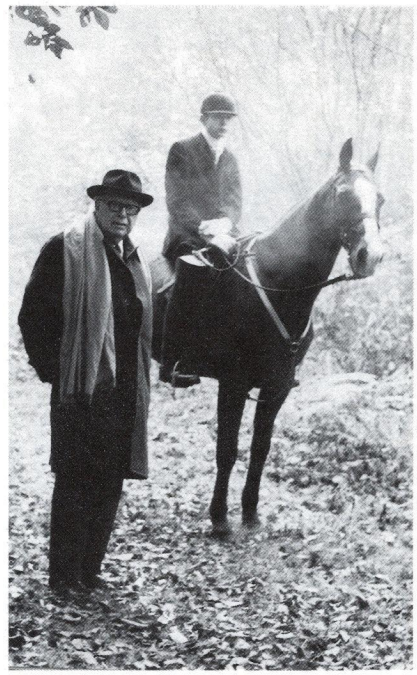
Il nous quitta quelques années plus tard, laissant un grand vide.

Hubert, son fils, d'un tempérament beaucoup plus froid, convenait mieux en face d'un patron au caractère parfois emporté, qui aimait prendre les décisions et les prenait.

C'est aussi à cette époque qu'Henri Turquin nous quittait et la présidence revenait à Gaston Rigot, important propriétaire forestier, Maire de Sinceny depuis d'innombrables années. Il était un homme de grande prestance, au caractère noble et élégant. Il avait un don pour arranger les choses compliquées.

Vers les années soixante, apparaît une nouvelle génération de Boutons. Les lieutenants Pilat et de Fay ayant abandonné ou changé de forêts, et les frères Velge ayant été appelés à des fonctions exécutives, étaient devenus par la force des circonstances moins assidus, ce sont deux jeunes, Daniel Profit et Yves Compère qui prennent la relève. Elle fut émaillée de souvenirs et de chasses inoubliables, dont une :

« Cerf dix cors attaqué en Basse Forêt et pris, après cinq heures de chasse en bordure du mur du château d'Offemont en Forêt de Laigue, propriété de notre ami et bouton Jacques Pillet-Will, les chiens de la Futaie des Amis se joignirent aux nôtres quelques instants avant les abois par le plus grand des hasards. Ce fut une



1956 — M. Antoine Velge et son petit-fils. (Photo : Courtoisie)

centaine de chiens qui tinrent les abois et cet animal fut servi par le jeune et vaillant Alaric de Murga, qui devint quelques années plus tard Bouton au Nomade. »

Il est amusant de constater qu'en Forêt de St-Gobain, les Binômes ont toujours existé :

Les frères de Chezelles
Jacques de Fay — André Pilat
Les frères Velge
Compère — Profit

Gaston Rigot nous quitte le 28 mai 1980 à l'âge de 94 ans et Jacques Legras, Bouton déjà ancien, prend sa succession.

Issu d'une vieille famille du Laonnois, installée sur les terres de Besny Loisy depuis trois siècles, il fut quelques temps plus tard nommé lieutenant de Louveterie, succédant dans cette charge à Pierre Vernes.

C'est en 1975 qu'Hubert décide de prendre sa retraite et c'est avec regret que l'Équipage se résout à une autre formule.

A l'époque, Messieurs Pointier chassaient régulièrement en St-Gobain et en Ourscamp.

La tentation était grande de joindre les deux équipages en un même lieu et sous une même autorité, chacun gardant sa personnalité.

Étaient donc au chenil, Serge comme principal et Élysée Dereudre (dit Fanfare), continuant comme valet de chiens.

150 chiens étaient au chenil de Folembray et, une seule camionnette qui était utilisée quatre fois par semaine. L'expérience fonctionna pendant deux ans, après quoi un constat d'échec fut établi et nous nous quittions bons amis, ce que nous sommes toujours.

Bernard Daussin, Garde Valet de limier du Rallye Nomade depuis de longues années, assume la reprise comme principal au chenil, tout en gardant ses fonctions de valet de limier.

Pierre Vernes, secondé par Yves Compère et les boutons, mènent les chiens, Fanfare continuant dans sa fonction de valet de chiens à cheval.

Et c'est en 79 qu'arrive la nouvelle vague. Nous les appelions « les jeunes » à l'époque. Ils étaient beaux, percutants, parfois innocents ou imprudents.

Il y eut, dans les années qui suivirent, quelques accidents mémorables, où le Docteur Loiseau « un jeune », notre médecin bon samaritain, rendait son diagnostic du haut de sa monture, quand d'aventure, il n'était pas lui-même tombé au milieu d'une harde de biches.

C'est à la suite de ces événements qu'André Blot fit sortir de presse « Le petit Nomade illustré », narrant de manière amusante tous ces événements.

Ces jeunes, l'âge aidant, sont devenus sages et forment aujourd'hui l'ossature de l'Équipage. Ils sont souvent fils, petits-fils ou arrière petits-fils de Boutons, c'est le cas de Cyril, petit-fils de Pierre Vernes ou d'Antoine, petit-fils d'Antoine Velge, des Turquin, des de Fay, des Dumont, des Bekaert, des Pillet-Will et bien d'autres.

Plusieurs vraiment jeunes, douze, vingt ans, suivent l'équipage d'une façon assidue.

A l'Assemblée Générale de 1990, Pierre Vernes me passait le fouet. Il mourait en novembre de cette même année, ayant encore suivi ses dernières chasses en début de saison en Jeep.

Il nous laisse à tous, le souvenir et l'image d'un homme fort, déterminé, d'un flair inoui, d'un grand caractère.

Il avait pris plus de mille deux cents cerfs et de nombreux sangliers dans son existence de veneur, et nous n'avons pas souvenir de l'avoir vu manquer une chasse pour raison de santé.

Bertrand, son fils aîné, héritier du Rouvray, avait opté bien logiquement depuis de nombreuses années pour Rambouillet.

Solange et Thierry continuent à chasser au Nomade.

Depuis 1990-1991, l'Équipage est servi par Fabrice Ratton (dit Fanfare), jeune piqueux, très bonne trompe et bon soigneur.

Aujourd'hui, il y a quatre-vingt-onze chiens au chenil, soit vingt-deux chiots de remonte et vingt-deux chiots, en grande majorité Anglo-français et quelques Foxhounds. Les qualités morales ont toujours primé sur le type ; nous faisons néanmoins un effort pour corriger cela.

Le Rallye Nomade, pas plus que les autres équipages, n'est à l'abri des aventures et des difficultés, mais il est prêt à faire face à son avenir avec sérénité.



M. Freddy Velge — Mars 1993. (Photo : S. Levoye)

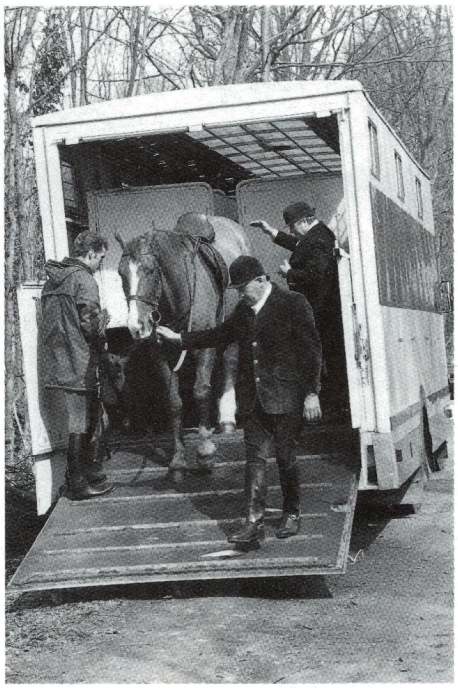


Mars 1993 — Bernard Daussin, garde, valet de limier. (Photo : S. Levoye)



Mars 1993

Le Maître d'Équipage et le 1er piqueux : la meute au chenil de Folembray.

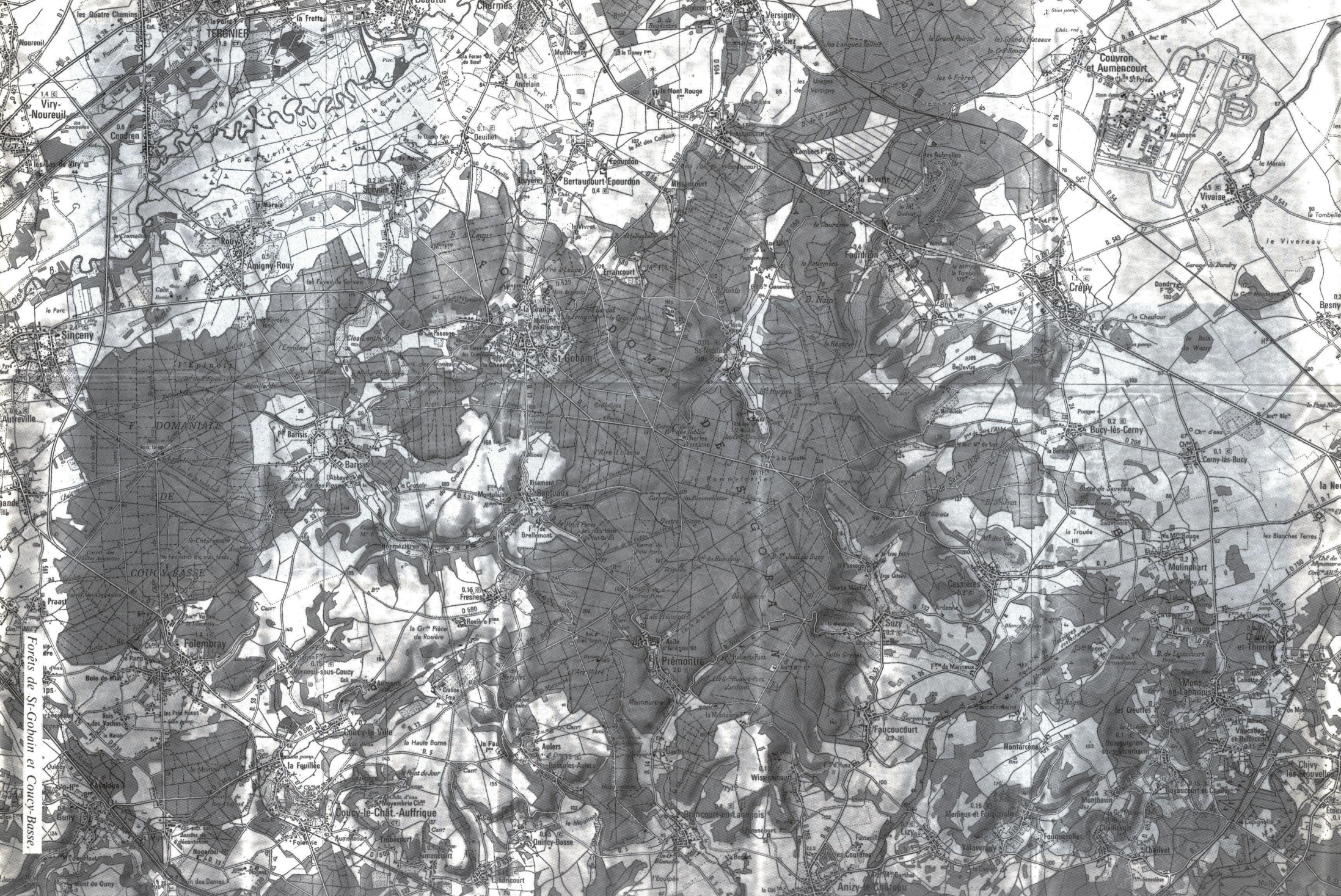


Jacques Forêt, responsable des écuries.



Le rapport des valets de limier.

(Photos : S. Levoye)


Forêts de St-Gobain et Coucy-Basse.
Viry-Noureuil
Condren
Noureuil
TERGNIER
Charmes
Versigny
Couvron et Aumencourt
Vivaise
Andelain
Deuillet
Bertaucourt-Epourdon
Epourdon
Missancourt
Sérvais
Rouy
Amigny-Rouy
Sinceny
Fourdrain
Crépy
Errancourt
St-Gobain
Barisis
Aubenton
Bucy-lès-Cerny
Cerny-lès-Bucy
Molinpart
Cessières
Suzy
Prémontré
Faucoucourt
Folembray
Coucy-le-Ville
Coucy-le-Châtelet-Auffrique
Coucy-Basse
Quincy-Basse
Auffrique
Aulers
Brancourt-en-Laonnois
Wissogarcourt
Lizy
Anizy-le-Château
Chivy-lès-Etouvelles
Mons-en-Laonnois
Fresnes
Septvaux
Risemont
Montaigu
Landricourt
Trébecourt
Aumencourt
Folemvie
Nogentel
Guny
Ayaloire
la Feuillée
la Haute Borne
la Grange
la Passage
la Chesnoye
la Bovette
le Mont Rouge
le Riez
la Ferme du Bœuf
la Fretteé
les Quatre Chemins
le Point
le Marais
le Vivereau
la Tombelle
la Neuville
Besny
Bellevue
Sauvagis
la Trouée
les Blanches Terres
Ardenne
Lanicourt
Chivy-et-Thierret
Montarcène
Fougerolles
Chavilvet
Velavergny
Royaucourt et Chailvet
Bougimont-sous-Montbavin
Montbavin
Vaucelles et Beffecourt
les Creuttes
Garage de Dandry
Dandry Fme
Hippodrome
Couvron et St-Privat
Fassancourt
Usages de Versigny
les Langues Tailles
les Grands Plateaux
les Aubrelles
les Usages
les Frères
le Courdon
le Fatiement
le Mont Gulvar
le Chaufour
le Bois de Warry
le Bois de Barisis
le Bois de Mai
les Prés Hauts
les Vaches
les Favets de Belvais
les Cramailles
les Bas de Viry
les Cassenelles
les Quatre Chemins
le Champ Pain
le Pommeroy
le Parc
le Marais
le Vivereau
la Tombelle
la Neuville
Besny
Bellevue
Sauvagis
la Trouée
les Blanches Terres
Ardenne
Lanicourt
Chivy-et-Thierret
Montarcène
Fougerolles
Chavilvet
Velavergny
Royaucourt et Chailvet
Bougimont-sous-Montbavin
Montbavin
Vaucelles et Beffecourt
les Creuttes
Garage de Dandry
Dandry Fme
Hippodrome
Couvron et St-Privat
Fassancourt
Usages de Versigny
les Langues Tailles
les Grands Plateaux
les Aubrelles
les Usages
les Frères
le Courdon
le Fatiement
le Mont Gulvar
le Chaufour
le Bois de Warry
le Bois de Barisis
le Bois de Mai
les Prés Hauts
les Vaches
les Favets de Belvais
les Cramailles
les Bas de Viry
les Cassenelles
les Quatre Chemins
le Champ Pain
le Pommeroy
le Parc
le Marais
le Vivereau
la Tombelle
la Neuville
Besny
Bellevue
Sauvagis
la Trouée
les Blanches Terres
Ardenne
Lanicourt
Chivy-et-Thierret
Montarcène
Fougerolles
Chavilvet
Velavergny
Royaucourt et Chailvet
Bougimont-sous-Montbavin
Montbavin
Vaucelles et Beffecourt
les Creuttes
Garage de Dandry
Dandry Fme
Hippodrome
Couvron et St-Privat
Fassancourt
Usages de Versigny
les Langues Tailles
les Grands Plateaux
les Aubrelles
les Usages
les Frères
le Courdon
le Fatiement
le Mont Gulvar
le Chaufour
le Bois de Warry
le Bois de Barisis
le Bois de Mai
les Prés Hauts
les Vaches
les Favets de Belvais
les Cramailles
les Bas de Viry
les Cassenelles
les Quatre Chemins
le Champ Pain
le Pommeroy
le Parc
le Marais
le Vivereau
la Tombelle
la Neuville
Besny
Bellevue
Sauvagis
la Trouée
les Blanches Terres
Ardenne
Lanicourt
Chivy-et-Thierret
Montarcène
Fougerolles
Chavilvet
Velavergny
Royaucourt et Chailvet
Bougimont-sous-Montbavin
Montbavin
Vaucelles et Beffecourt
les Creuttes

La forêt



Forêt de St-Gobain — Mars 1993 : départ pour l'attaque. Devant la meute Fanfare, 1er piqueux. (Photo : S. Levoye)

Le massif de Saint-Gobain et Coucy a la forme d'un fer à cheval. La branche gauche est formée par la Forêt de Coucy qui s'étend sur 2 050 ha et le sommet et la branche droite, par la Forêt de Saint-Gobain qui compte 6 750 ha.

En grande partie Forêt Domaniale, elle s'étend sur quatre cantons : Coucy-le-Château, Chauny, La Fère, et Anizy-le-Château.

Jusque récemment, la Manufacture des glaces de Saint-Gobain en possédait une partie non négligeable. Cette part de Forêt lui avait été attribuée lors de sa création, sous l'égide de Colbert, afin de lui fournir le combustible nécessaire à l'alimentation des fours produisant le verre et la glace de très haute qualité. Le « charme » était très prisé, car ce bois présente la caractéristique d'avoir un « Flash Point » des plus élevés parmi les variétés de bois de chauffe.

Beaucoup plus tard, la même situation se reproduisit mais cette fois, en faveur de la verrerie de Folembray, dont la création remonte à la fin du 18e siècle.

Forêt de chênes, de charmes et de hêtres, elle présente un relief très varié. Plutôt plat pour la Forêt de Coucy (dite basse forêt), il devient ondulé, voire accidenté pour la Forêt de Saint-Gobain (dite haute forêt).

Malmenée durant les guerres successives, elle a beaucoup souffert (surtout durant les trois dernières), à cause de sa situation géographique à la croisée des vallées de l'Ailette, de l'Aisne et de l'Oise. Tous les villages qu'elle abrite ou qui l'entourent portent encore les traces des durs combats qui s'y déroulèrent et dont ils furent les témoins.

C'est la raison pour laquelle l'on peut toujours voir des anciennes maisons en pierre de France imbriquées et insérées dans un ensemble de bâtisses en briques rouges, matériau employé lors des reconstructions.

La sylviculture s'y est adaptée et acclimatée tant bien que mal, mais il est difficile de trouver en forêt un grand Centenaire qui ne soit gravement mitraillé.

Ceci explique sans doute le peu d'empressement montré par les marchands de bois jusqu'à ces dernières années à prélever du bois dont la décote est importante, due aux lésions subies par les arbres pendant les hostilités.

Aujourd'hui, après près de cinquante années de paix continue, la forêt s'est transformée. Ce massif à l'humus généreux et au sol exceptionnel et profond, voit croître arbres et ronces à une vitesse qu'aucune forêt de la région ne connaît. Les essences pauvres sont, petit à petit, dominées par les bois durs.

Après la dernière guerre, elle était surtout composée de taillis sous futaie qui cèdent de plus en plus le pas à de belles futaies.

La forêt est riche d'un passé historique abondant. Outre Folembray, siège de la dernière Vénerie Royale (1552), elle abrite les Abbayes du Tortoir, Saint-Nicolas et Prémontré et les villages autrefois prestigieux : Coucy, Saint-Gobain, Septvaux, Barisis, etc.

Elle a néanmoins conservé un caractère assez sauvage, étant éloignée des grands axes routiers et de villes importantes.



M. Yves Compère, responsable-adjoint. (Photo : S. Levoye)

F. Velge



Forêt de Saint-Gobain
Janvier 1993





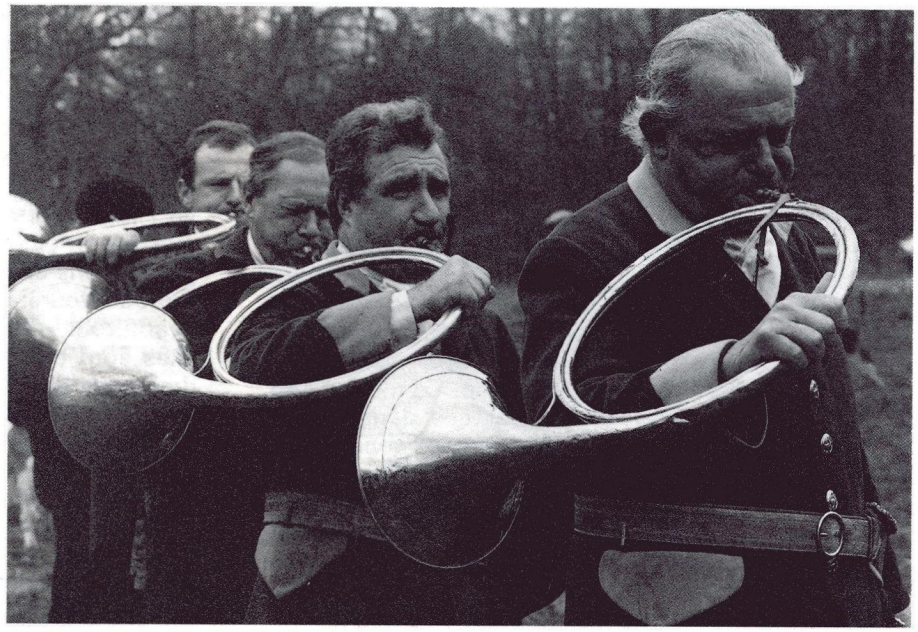
(Photos : S. Levoye)



Saint-Gobain — Janvier 1993 : les honneurs à Mme Danielle Braut. De gauche à droite : Fanfare, MM. Jacques Legras, Président ; Freddy Velge, Maître d'Équipage.



Présentation, par Fanfare, du massacre d'un cerf pris au cours de la saison 92-93.



De droite à gauche : MM. Freddy Velge, Yves Compère, André Blot, François Jaffary.

(Photos : S. Levoye)